

le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro de vingt pages contient des textes de Marius Daniel Popescu et Matthias Tschabold. Ce persil coûte 5.-CHF

La jument

Tu es avec ton père dans le plus grand marché de la région, il t'a réveillé à quatre heures du matin et il t'a dit *viens prendre le petit-déjeuner, nous partons dans une demie heure, je t'emmène dans un endroit que tu ne connais pas*. Tu le suis dans la foule et parfois tu le prends par la main, vous passez entre les tables en béton sur lesquelles les paysans vendent leurs fromages et des bouteilles remplies de lait frais, tu vois les tabliers blancs qu'ils portent par-dessus leurs habits. Tu connaissais cette grande place de plusieurs hectares, tu l'avais vue toujours vide en allant vers le quartier où habitent la sœur de ta mère et sa famille, tu l'avais aperçue en marchant sur le trottoir, elle est entourée d'une barrière faite en plaques de béton. Ton père te montre de sa main droite une femme âgée qui vend une poule qu'elle tient sous l'aisselle, tu regardes les poteries rangées sur une bâche posée sur la terre battue. Vous êtes arrivés avant l'aube et tu as aperçu dans la rue voisine des charrettes pleines de sacs de blé et des camions chargés de cochons vivants qui grognaient, tu sentais les odeurs et vous êtes entrés par l'une des deux grandes portes en fer, peinte en brun. Tu as faim, tu n'as mangé que deux tranches de pain avec de la confiture de cerises, tu découvres la partie réservée aux bouchers, tu es émerveillé devant les grands morceaux de viande crue, tu dis à ton père *j'aimerais manger du jambon, des rognons et des côtelettes, j'aimerais manger tout*. Il rit et il te promet de t'offrir un bon repas après la visite de tous les coins inédits, il dit *dans une heure tu mangeras avec plus d'appétit, regarde bien autour de toi*.

Des marchands ambulants sont venus avec leurs camionnettes et ils ont étalé sur des stands improvisés leurs produits, il y a des casseroles de toutes sortes et des habits faits à la main avec de la laine, tu aperçois une longue table sur laquelle sont posés des dizaines de bocaux remplis de miel, ton père remarque ton étonnement et il te dit *c'est le coin des apiculteurs*, il est content de t'avoir emmené ici, il veut t'apprendre et te montrer beaucoup de choses, il n'est pas quelqu'un qui connaît et qui aime beaucoup la campagne, il se comporte comme un touriste, *voilà la partie qui est transformée en restaurants, c'est là qu'on va manger tout à l'heure*. Tu vois plusieurs grills sur lesquels des gros morceaux de viande sont en train de cuir, tu sens les odeurs qui t'entourent, tu découvres un monde qui t'enchant, tu restes en arrière, tu ne sais plus par où est passé ton père, tu t'es arrêté, tu le cherches du regard, tu l'entends t'appeler, tu entends comment il crie ton prénom et tu lui réponds *je suis là, papa, je suis là* et quelques secondes après il est à nouveau à côté de toi, il te prend par la main et il te dit *tu*

peux te perdre dans cette foule, il ne faut plus me lâcher la main.

Vous marchez depuis plus d'une demie heure, tu commences à être fatigué, tes pas sont lents et ton père te tire par la main, il te montre le tas de planches qui est devant vous, il dit *ce sont des planches pour de petites constructions à la campagne, on les utilise pour faire des barrières ou des enclos pour les animaux*. Le jour se lève lentement, tes yeux découvrent de plus en plus les nuances de bleu clair du ciel et les couleurs des habits que portent les gens venus au marché. Tu vois les fleurs peintes sur le bas des robes des femmes et sur les fichus qui couvrent la tête de quelques-unes, il fait frais ce matin de début d'automne, tu vois la brillance de la peau de milliers d'aubergines entassées sur des bâches, à cet endroit sont exposés tous les légumes, tu as envie de manger une salade préparée avec des tomates et des concombres et de l'oignon, la terre battue du marché est grise et les nids-de-poule sont remplis de gravier.

Tu penses à ta grand-mère qui est paysanne dans une petite propriété qui s'étend de la route jusqu'aux rails des chemins de fer, tu te souviens de ses courges et de ses plants de haricots que tu voyais en allant vers la colline où il y a sa vigne, ton père te montre des centaines de sacs empilés les uns sur les autres et il te dit *c'est du blé et du maïs*.

Tu vis dans le pays du parti unique et tu ne sais pas ce que ça veut dire *le parti unique*, ton père t'a emmené dans cet endroit où est montrée une partie de l'abondance de l'agriculture de la région, tu ne sais pas ce que ça veut dire agriculture, tu as presque sept ans, tu es en première année d'école primaire.

Vous vous approchez du secteur où sont vendus des cochons vivants, tu entends leurs grognements et tu sens les odeurs du cochon de la grand-mère, tu passes difficilement entre les gens qui sont venus nombreux au marché, tu marches devant ton père qui te tient par les épaules et il te dirige vers la droite, en te protégeant. Les cochons sont tous attachés avec une corde autour du cou, qui a l'autre bout accroché à un piquet en bois planté dans la terre dure.

Tu as faim et tu t'arrêtes, tu te tournes et tu regardes le visage de ton père, tu le vois grand et beau et tu lui souris et tu lui dis que tu aimerais manger des saucisses de viande hachée, préparées sur le grill. Il te sourit et il te prend dans ses bras, tes pieds ont quitté le sol, tes habits frottent ses habits pendant quelques instants, tu sens l'odeur de tabac qui sort de sa bouche, tu as ta tête au-dessus de sa tête, il te tient d'une seule main. Tu es maintenant le plus grand

être venu au marché, tu es heureux dans les bras de ton père, tu le voyais rarement et la plupart du temps que vous passiez ensemble il voulait te montrer le plus de choses de la vie.

Il te dit *repère les bistrots et dirige-moi vers là-bas*, c'est un jeu qu'il pratiquait chaque fois qu'il te prenait dans ses bras, tu souris et tu tournes la tête, tu vois les têtes des gens, tu entends leurs voix proches et lointaines, tu as de la peine à reconnaître la place où se trouvent les tables et les chaises en fer des pintes improvisées, ton père sent tes hésitations, tu as tourné la tête dans plusieurs directions, il te dit *cherche un repère, trouve le pylône en bois qui est vers l'entrée et dirige-moi vers lui*.

Une fois que tu as vu le grand poteau en bois, tu deviens un général qui dirige ses troupes de sa main, sur le champ de bataille, tu lèves le bras et tu pointes ton index vers la petite forêt de saules et de peupliers qui borde la rivière, tu dis, à haute voix, *un peu à droite puis en avant la cavalerie*, ton père s'exécute et il se met en marche dans la foule, tu es content, tu bouges dans ses bras, tu l'informes du danger qui vous guette : *attention aux tranchées ennemies qui sont sur la gauche*, tu avais vu une remorque de tracteur qui avait les ridelles baissées et sur sa plate-forme il y avait deux immenses tonneaux remplis de carpes vivantes qu'un homme sortait de l'eau à l'aide d'une épuisette, il les mettait sur la balance et il les vendait au kilo.

Le jour s'est levé complètement et la couleur du ciel coule sur tous les visages, arrivé à quelques mètres des grills ton père te pose par terre, tu vas tout de suite vers une table libre, ton père te rejoint, tu es assis sur une chaise, tu lui dis *trois saucisses avec du pain et de la moutarde, s'il te plaît*. Tu le vois s'éloigner et il se place dans la queue pour acheter ces saucisses traditionnelles qui se mangent partout dans le pays et pendant toute l'année, tu es fier de ton père et tu le regardes avancer derrière les autres, il est en quatrième position, de temps en temps il te regarde et il te sourit, dans quelques minutes il va poser sur la table deux petites assiettes en carton pressé, il va s'asseoir à côté de toi, vous allez vous dire *bon appétit !*, vous allez prendre chacun, à la main, la première saucisse chaude, vous allez la tremper dans la moutarde, vous allez l'amener à la bouche, vous allez mordre dedans, en vous regardant.

C'est bon, tu as assez mangé, tu as encore faim ? dit ton père, en allumant une cigarette sans filtre, les jambes croisées sous la table, ses cheveux noirs coiffés en arrière, son front large labouré par la vie qu'il a connue et qu'il veut te transmettre. Tu es en transe, tu n'entends plus rien autour de toi, tu ne vois que le visage de ton père et tu rêves, *il fait chaud dans la cour de la grand-mère tu joues à côté de la fontaine, tu as des bâtonnets en bois et tu construis une cabane avec ces bouts de branches sèches ramassés sous le marronnier, tu penses installer un nain en plastique dans la cabane, la grand-mère t'appelle, viens, il y a le voisin qui passe avec ses chèvres, viens voir les chèvres et leurs petits, tu laisses ta cabane, tu vas vers le couloir qui sépare la cuisine d'été de la maison de la grand-mère, tu vois dans la rue le voisin ventru qui mène son troupeau de chèvres blanches et noires et jaunes, il a une canne à la main, tu le reconnais, c'est le coiffeur qui t'a mis la boule à zéro, tu ne savais pas qu'un coiffeur pouvait avoir des chèvres chez lui, tu t'entends dire je veux voir des chèvres, ton père te répond allons chercher des chèvres, j'espère qu'on va voir un ou deux boucs*.

Tu as l'impression qu'il y a moins de monde sur le marché, tu suis ton père en le tenant par la main, vous traversez la grande surface en marchant vite, certains paysans rangent déjà leurs affaires, ils ont presque tout vendu leurs produits. Le soleil chauffe de plus en plus l'air et la lumière devient paresseuse, elle reste longtemps sur les gestes et les mouvements, vous vous approchez d'un grand enclos au milieu duquel se trouvent trois vieux acacias, la barrière est un peu plus grande que ta taille et elle est faite

de lattes de bois peintes en vert et clouées à la verticale sur des planches longues de quatre mètres. Vous contournez cette barrière par la gauche, l'espace qu'elle entoure est vide, ton père t'appelle *viens dans cette taverne, j'aimerais boire un verre de mirabelle, tu dois avoir soif, tu vas boire une citronnade ou un jus de pomme*.

Il avait vu la baraque au toit en fer blanc et dans laquelle beaucoup d'hommes buvaient debout des bières, du vin et de l'alcool fort autour de petites tables rondes et hautes, il est arrivé à sa porte et il t'a attendu quelques secondes, il est entré en premier, tu l'as suivi et tu as senti la forte odeur de fumée qui venait à la fois de leurs cigarettes et de la minuscule cuisine où trois femmes travaillaient devant des marmites à la préparation de plats traditionnels. Tu sentais les odeurs de choux, de l'huile bouillante de tournesol, de viande grillée et de la sauce à l'ail que tu mangeais souvent chez ton oncle et chez ta grand-mère. Ton père était à l'aise dans les tavernes, les bistrots, les pintes et les restaurants, il s'imposait aux autres naturellement, il cherchait des yeux des places libres, il regardait en passant les visages des autres, il commandait les boissons à haute voix, directement au bar ou à un serveur croisé entre deux tables, ton père avait l'habitude de vivre et de travailler avec des hommes rudes. Dans cette taverne il y avait une centaine d'hommes serrés les uns contre les autres et ils parlaient fort et ils gesticulaient sans arrêt, c'était la taverne des acheteurs et des vendeurs de chevaux.

Tu es à côté de ton père et de trois hommes qui utilisent la même table que vous, ta taille d'enfant ne te permet pas de voir les verres posés sur la table, ton père veut que tu sois bien, il voit une table libre installée vers l'entrée de la taverne, proche de la porte, va vers elle et il l'amène à côté de la vôtre, il te prend dans ses bras et il te pose sur cette table, tu es la seule personne qui est assise maintenant. L'un des trois hommes dit *dans quelques minutes mon étalon va rencontrer la première jument du jour, je suis fier de mon cheval, il est le plus connu de la région*, ton père trinque avec les trois hommes, tu vois les quatre verres faire un bouquet de verres pendant une fraction de seconde, ton père demande *vous avez plusieurs étalons qui courent les juments du district ?*, l'homme répond *j'en ai deux mais celui-ci est le meilleur, c'est lui qui est demandé par les propriétaires de juments, il est le plus demandé depuis trois ans, j'ai de la chance avec ce cheval, il me rapporte beaucoup d'argent, je le soigne, je l'utilise très peu pour les travaux à la ferme, c'est le prince de mon troupeau*.

Un autre homme vient à votre table, il s'adresse directement au propriétaire de l'étalon, il dit *allons-y, je vais chercher ma belle, je vais l'attacher à l'un des acacias, à toi d'emmener ton cheval, le beau noiraud qui va bien nous bénir de sa semence*, et toute la bande qui occupe la taverne se met en branle, les hommes commencent à sortir, ils sont pressés de voir l'accouplement des chevaux. Pendant que la taverne se vide, ton père te parle *c'est une vieille tradition que nous sommes en train de vivre, tu vas voir quelque chose de rare, l'accouplement des chevaux est une chose grandiose, je suis content que nous puissions assister à un événement pareil aujourd'hui, nous avons de la chance*. Vous êtes restés seuls les deux dans la taverne, même les cuisinières ont quitté l'endroit, par les petites fenêtres carrées tu vois la foule qui occupe tout l'espace devant la barrière en bois, les gens veulent voir l'événement de la semaine, ton père te dit *à nous maintenant, on y va !* Il vous est difficile de percer les rangs de ceux qui sont venus assister à l'accouplement de l'étalon de la région avec sa première jument de la journée, certains qui se trouvent contre la barrière en bois sont eux-mêmes des propriétaires de chevaux, ton père te dit *je ne peux pas te prendre dans les bras, il y aura toujours quelqu'un derrière nous qui sera empêché de voir le rituel*. Tu te libères de ton père, tu as compris comment tu pouvais voir l'événement sans déranger personne, tu dis à ton père *je vais tout*

devant et tu te faufiles entre les corps des adultes, tu perces leurs rangs un à un, tu traverses leurs lignes et tu arrives à la barrière à laquelle tu t'accroches avec tes deux mains, tu tiens le bout pointu d'une latte en bois dans chacune de tes mains, tes yeux regardent par la fente entre ces deux lattes.

La jument est là, au milieu de l'enclos, elle est attachée avec une corde à l'un des acacias, son maître lui caresse la crinière, il a l'air de lui parler, de lui dire quelque chose, tout le monde attend l'arrivée de l'étalon et l'accomplissement de l'acte sexuel entre ces deux chevaux, ton corps est pressé contre la barrière en bois par les corps des adultes qui t'entourent, tu entends des cris de joie et quelques applaudissements, tu vois entrer dans l'enclos l'homme qui était à votre table dans la taverne, il emmène son étalon en le tenant par une corde, la jument est blanche et elle a une tâche brune et ronde sur son front, l'étalon est noir comme la nuit dans laquelle tu t'es réveillé ce matin. Tu vois à travers les lattes en bois un beau cheval qui est tiré par une corde vers sa première promise de la journée, il reste quelques mètres entre les chevaux, leurs propriétaires se parlent, tu n'entends pas ce qu'ils se disent, tu vois l'étalon s'arrêter, il veut faire demi-tour, son maître est surpris par son comportement, le cheval refuse de s'approcher de la jument, la foule crie puis elle devient muette, l'étalon est proche de la sortie de l'enclos, son maître n'arrive pas à le retenir, il l'attache à l'un des poteaux de la barrière.

On n'a jamais vu ça, c'est incroyable, dit l'homme qui te coince contre tes deux lattes qui te servent d'observatoire, ton père est quelque part dans la foule, derrière toi, tu es au premier rang pour regarder l'inattendu, tu vois le maître de l'étalon demander un fouet à une connaissance, tu vois comment il frappe plusieurs fois son cheval en essayant de le tirer vers sa belle, l'étalon refuse encore une fois la rencontre, les cris reprennent et les gens s'exaltent, la manœuvre ne donne pas les résultats attendus.

Tu ne comprends pas ce qui se passe, tu vois les deux chevaux qui se trouvent à une trentaine de mètres l'un de l'autre, chacun à l'air calme, leurs propriétaires sont désorientés, le maître de la jument l'a détachée et il la tire vers son prince, elle ne donne pas de signe d'inquiétude, quand elle arrive à quelques pas de l'étalon, il se met sur ses pattes arrière, il tire la corde qui l'étrangle, il arrache le poteau en bois et il s'en va vers les acacias dans l'étonnement général.

On arrête, on va essayer autre chose, ça vaut pas la peine de le forcer, dit un homme qui pénètre dans l'enclos, un paysan qui porte un chapeau gris et qui a un ventre plus grand que le tonneau d'eau de vie de ta grand-mère. La jument est attachée à nouveau contre l'un des acacias, l'étalon s'éloigne du centre de l'enclos, il va vers l'une des extrémités de la barrière, il traîne derrière lui la corde et le poteau en bois.

La pression des corps qui entouraient le tien se relâche, les spectateurs rejoignent les propriétaires des deux chevaux qui sont allés dans la taverne, tu quittes tes deux lattes, tu te retournes, à quelques pas, derrière toi, ton père allume une autre cigarette, il est déçu comme les autres, il te dit *viens dedans, on va assister à leurs marchandages*.

La taverne s'est à nouveau remplie, ton père te tiens par la main et il cherche une table haute de libre, il aimerait te donner une place en hauteur, comme tout à l'heure, les tables sont toutes entourées par des hommes qui discutent et qui cherchent des explications au comportement de l'étalon.

Tu vois, dans un coin de la baraque, un vieux monsieur aux cheveux blancs, il est assis sur un tabouret et un autre tabouret lui sert de table, il a devant lui un petit verre rempli d'un liquide transparent, tu tires la main de ton père, tu regardes ton père et tu lui montres de ta main droite le monsieur aux cheveux blancs, il

comprend ta proposition, tu aimerais t'asseoir comme cet inconnu âgé, à côté de lui. Ton père veut te faire plaisir, il regarde autour de vous, il voit des cageots en plastique jaune rangés contre l'un des murs de la taverne, te dit *va vers le monsieur aux cheveux blancs, j'arrive de suite*, s'éloigne de toi et, quand tu arrives en face des deux tabourets, ton père est déjà revenu, il est à côté de toi, il place par terre deux cageots en plastique jaune, et te dit *asseyons-nous, c'est à nous d'offrir un verre à monsieur*.

Tu es avec ton père et le monsieur aux cheveux blancs, vous buvez à cette table improvisée de la taverne, autour de vous les gens parlent très fort, ils ne sont pas contents du commencement de la journée, ils n'ont pas vu les deux chevaux en train de s'accoupler. Tout le monde entend la voix du propriétaire de l'étalon, *je ne sais pas ce qu'il a, il n'y a pas de raison qu'il refuse cette superbe jument, on va reprendre le travail dans un quart d'heure, tout va bien finir*.

A votre table personne ne parle, pendant une dizaine de minutes ton père et le monsieur aux cheveux blancs fument des cigarettes sans filtre, ils laissent tomber par terre les cendres de leurs cigarettes, ils boivent de l'alcool fort dans leurs petits verres, tu es assis sur un cageot jaune, tu bois du jus de pomme et tu les regardes.

Le monsieur aux cheveux blancs se lève de son tabouret, il regarde autour de lui ceux qui gueulent *c'est pas possible, il y a un gros problème avec l'étalon*, ton père se lève à son tour, en signe de respect, tu te lèves aussi, ton père et toi regardez ce monsieur qui lève son bras droit et pointe de sa main le maître de l'étalon, les hommes se taisent et le regardent, le propriétaire de l'étalon s'approche de vous, le monsieur aux cheveux blancs lui dit *asseye-toi à ma place*, ton père te fait signe de t'asseoir sur ton cageot et tu le vois s'asseoir à son tour, le monsieur aux cheveux blancs dit au patron du cheval *j'ai tout vu, je crois que j'ai un remède à tout ça, tu veux que je te dise ma pensée ?*

Il faut que tu fasses de la boue, un seau de dix litres rempli de boue, tu prends de la terre du bord de la rivière et tu la mélanges avec de l'eau, tu brasses cette boue qui doit être liquide comme un onguent, tu prends cette boue et tu vas la mettre sur la jument, tu parles avec l'homme qui possède la jument, il doit être d'accord qu'on mette de la boue sur son cheval, tu vas mettre de la boue sur tout le corps de la jument, partout de la boue sauf sur les yeux, la jument doit être méconnaissable, puis vous essayez, encore une fois.

Trois quarts d'heure après, tu es dans l'enclos avec le monsieur aux cheveux blancs qui te tient par la main, vous avez les deux le dos appuyé contre la palissade en bois, ton père vous regarde de l'extérieur, depuis la foule qui s'est à nouveau amassée pour voir le spectacle de l'accouplement des chevaux, la jument est attachée avec une corde à l'un des acacias, elle est complètement couverte de boue et le propriétaire de l'étalon fait entrer dans cette cour son cheval qui commence à bander et tu vois son sexe qui grandit et qui devient énorme et tu vois le cheval s'approcher de la jument, il la monte et la foule hurle et les gens applaudissent, tu serres la main du monsieur aux cheveux blancs, tu sens qu'il serre ta main dans la sienne, ton père vous regarde et il est fier, vous rentrez encore une fois dans la taverne, tout le monde est content, le propriétaire de l'étalon s'approche du monsieur aux cheveux blancs qui s'est assis sur son tabouret, il lui dit *grand-père, j'ai rien compris à votre boue mais cela a marché, cela veut dire quoi, votre boue ?*, le monsieur aux cheveux blancs regarde ton père puis il fixe son regard dans tes yeux et il répond *la jument, elle lui paraissait trop belle pour lui, c'est tout*.

La parenthèse ouverte

A quelques mètres de toi, sur la droite et un peu en avant, assise en tailleur sur une motte de terre couverte d'herbe verte, une vieille tzigane n'arrête pas de sortir de l'eau des poissons deux fois plus grands que ta main. Tu regardes ébahi comment elle fixe une boulette de polenta à l'hameçon puis lance le fil de sa canne à pêche rudimentaire dans un œil formé par les roseaux au bord du canal que le grand fleuve a creusé et alimente depuis des millénaires. Dès que le flotteur se stabilise à la surface, il commence à vibrer, il bouge, tiré par la proie qui mord, la vieille est attentive et rapide et elle tire tout de suite sa canne à pêche vers le haut et tu vois un poisson qui se débat au bout de son fil et qui arrive dans sa main gauche, avec l'autre main elle lui enlève l'hameçon de la bouche puis tu le vois tomber entre ses jambes, où elle entasse les poissons.

De l'autre côté, c'est la Yougoslavie. Ceux qui ne veulent plus du *parti unique* tentent leur chance ailleurs, ils envisagent de traverser les barrières naturelles ou artificielles, ils désirent quitter le pays. Le Danube n'a pas d'amis, il suit son cours sans se soucier des problèmes des humains. Ceux qui décident de traverser le fleuve vers les Serbes doivent risquer leur vie par deux fois, ils peuvent se faire fusiller par les gardes-frontière avant même de se jeter dans les flots, ils ont la possibilité de périr emportés par les forts courants que seuls les très bons nageurs réussissent à affronter.

Tu as douze ans et demi et tu as appris comment faire un œil pour la pêche dans les roseaux qui poussent au bord d'une rivière, d'un lac ou d'un canal, tu dois te déshabiller et entrer dans l'eau où tu avances et tu pénètres parmi les plantes, à quelques mètres du bord, jusqu'à l'endroit où tu veux créer cet œil. Tu dois le faire en nageant, tu dois arracher les roseaux en plongeant au fond, tu dois nettoyer autour de toi, dans un cercle d'un diamètre de plusieurs dizaines de centimètres, toute la végétation. Tu ne sais pas qui a fait l'œil de la vieille Tzigane, tu ne peux pas imaginer que ce soit elle-même, tu penses que c'est l'un de ses enfants ou de ses petits-enfants qui a dû faire ce travail pour elle. Tu es à côté d'elle depuis plusieurs heures, quand tu es arrivé au bord du canal, à cinq heures et demi du matin, elle était déjà là et elle fumait dans le noir l'une des cigarettes sans filtre que fume aussi ton père. Tu as été surpris de la trouver ici, elle a vu ton étonnement et avant que tu puisses articuler un mot, elle t'a dit « Petit, c'est un bon endroit pour la pêche, ne va pas plus loin ». Tu l'as remerciée et tu as déballé tes bagages et tes cannes à pêche, tu as commencé à pêcher sans avoir fait ton œil. Tu avais des verres de terre comme appâts. Jusqu'à midi,

tu as eu une douzaine de poissons et la Tzigane avait attrapé au moins quatre kilos. Tu te disais qu'elle devait avoir une grande famille à nourrir.

Ceux qui veulent le traverser ne sont pas les ennemis du fleuve, ils veulent seulement retrouver la liberté de *l'autre côté*. *L'autre côté*, ce n'est pas la Serbie. Si les Serbes attrapent un fugitif qui s'échappe du pays du *parti unique*, ils le rendent au *parti unique*. Pour chaque personne rendue au pays du *parti unique*, les Serbes reçoivent un wagon de chemin de fer rempli de sel, c'est le contrat entre les deux pays séparés par le Danube. La plupart de ceux qui se lancent à l'eau utilisent des embarcations de fortune, ils gonflent une chambre à air de roue de camion et ils essaient de rejoindre la rive opposée en nageant, accrochés à ce radeau. Beaucoup d'entre eux finissent par se faire engloutir par le fleuve qui ne fait pas exprès de prendre des vies qui cherchent à se soustraire au *parti unique*. Tu es encore un enfant, tu as entendu des gens dire que le fleuve appartenait au *parti unique*, à l'école il y a des professeurs qui parlent du Danube comme d'une richesse du pays, ils disent qu'il y a une grande centrale hydraulique construite pour le bien du peuple, que la lumière qui arrive dans les ampoules est fabriquée à l'aide de millions de tonnes d'eau en mouvement. *L'autre côté*, c'est l'endroit d'où personne ne veut partir pour aller chez les Serbes et traverser le fleuve et rentrer au pays du *parti unique* qui décide de ta vie, de celle de tes parents et celle d'autres vingt-deux millions et demi de prisonniers du *parti unique*.

Tu as une grande admiration pour la vieille Tzigane, elle te donne une bonne leçon de pêche, à une centaine de mètres de vous le Danube parle tout seul dans sa langue avec ses rives et les nuages, il raconte ses bonheurs et ses malheurs vécus à travers les êtres humains. Le fleuve n'a pas d'amis et il est triste parce que dans cette région il est coincé entre deux pays dirigés par des *partis uniques*, le canal qui sort de son torse est calme et ridé comme le visage de la Tzigane, tu apprends maintenant à faire un œil dans les roseaux de ta mémoire, tu plonges au fond, tu arraches des souvenirs et des rêves anciens pour faire de la place autour de toi, un cercle de quatre mille kilomètres de diamètre, la vieille Tzigane fume des cigarettes sans filtre assise en tailleur sur une chambre à air de camion, gonflée à la bouche, qui flotte sur le Danube de la Forêt-Noire à la Mer Noire, le fleuve n'a pas d'amis, tu es accroché au radeau de la Tzigane, tu nages à côté d'elle et tu l'entends te dire « Petit, c'est un bon endroit pour la pêche, ne va pas plus loin ».

L'homme de la gare de Lausanne

Tu étais avec Vincent en face de la gare, à l'une des tables de la terrasse de BELLA VITA, vous vouliez boire une dernière bière avant son train pour Fribourg, il pleuvait et vous étiez à l'abri, les serveurs étaient très occupés avec les clients qui se trouvaient à l'intérieur de la pizzeria. C'était peu après neuf heures du soir, vous veniez de la librairie Payot où Matthieu avait lancé son premier livre, vous aviez assisté à la lecture de plusieurs passages de son bouquin, vous aviez vu plusieurs dizaines de personnes qui écoutaient émues les paroles de filles et de garçons qui lisaient sur des feuilles qu'ils laissaient tomber par terre à la fin du texte récité.

Tu t'es levé et tu es entré dans le restaurant, tu as trouvé un serveur et tu lui as passé la commande de deux chopes, à ton retour Vincent t'a dit qu'il lui restait dix minutes jusqu'au départ du train, vous avez rigolé en pensant aux instants qu'il vous restait à passer ensemble.

A la librairie, Matthieu était joyeux, il y avait beaucoup de ses amis et de ses parents qui l'entouraient, parmi les invités tu avais remarqué des enfants portés dans les bras ou qui se promenaient entre les rayons des livres, suivis de leur mère ou leur père.

Vincent se lève à son tour, il dit qu'il va voir si les bières sont en train d'arriver, il décide de prendre le train suivant, tu le vois à travers la vitre, il parle avec le même serveur qui a pris la commande, il revient et prend place en face de toi.

Tu avais lu le livre de Matthieu avant sa publication, tu avais beaucoup aimé sa manière de raconter et les événements qu'il mettait en valeur, une fois publié, Matthieu t'avait envoyé le livre par la poste avec une dédicace qui parlait des « techniciens du sacré », à la librairie tu avais acheté un autre exemplaire de son livre, tu avais demandé à Matthieu de le dédicacer pour ta fille.

Le serveur vous apporte les bières, tu dis à Vincent que tu l'invites et tu paies les deux chopes, vous fumez et vous parlez de jeunes écrivains de ce pays que tu appelles *mon pays d'ici*. A la librairie étaient venus Daniel, Elodie, Pierre et plein d'autres jeunes qui écrivent et qui publient leurs textes, Matthieu les avait invités pour la lecture et pour l'apéro qui avait suivi.

A la table voisine il y a un gaillard qui attend comme vous sa bière, tu sens qu'il a envie de vous parler, tu l'invites à votre table, le serveur passe à côté de vous, tu lui commandes encore trois chopes, Vincent a encore vingt minutes jusqu'à son prochain train.

C'était la première fois que tu as vu un grand apéro offert par l'écrivain dans la librairie Payot de Lausanne, l'une des libraires a expliqué à tout le monde que Matthieu avait travaillé dans cet endroit et que c'était pour cela qu'il a eu le droit d'offrir à manger et à boire entre les livres, les libraires étaient heureuses d'accueillir l'un des leurs qui avait fait des études et qui était devenu écrivain. Entre plusieurs lectures, Daniel a joué sur une toute petite guitare puis sur une flûte noire qui avait des boutons et des clapets. Tu n'avais jamais vu et ni entendu Daniel jouer d'un instrument, tu savais qu'il était doué pour la musique, tu as été ému d'assister à ses performances.

Le gaillard qui est maintenant à votre table s'appelle Xavier, il est grand et il parle fort et il vous pose des questions, il s'entend bien avec Vincent, tu penses lui faire un cadeau, tu cherches dans ton sac à dos plusieurs exemplaires différents du journal *le persil*, tu les poses sur la table devant Xavier, tu lui dis « c'est pour toi, c'est notre journal » et tu lui montres du doigt le visage de Vincent qui dit qu'il va prendre le train suivant.

La pluie est douce et elle fume avec vous, elle drague la nuit de ce vendredi d'avril, Vincent discute avec Xavier, Matthieu est avec ses invités dans un restaurant en dessous de la gare, ils mangent et ils boivent et ils continuent la fête du bouquin. Tu vois qu'un homme âgé et barbu et

sa barbe est blanche, il s'arrête à côté de votre table, il montre du doigt ton paquet de cigarettes, tu réalises qu'il mendie des clopes, tu vois son visage bronzé et ses mains sont grosses, tu lui offres trois cigarettes, tu te ravises, tu lui dis « vous pouvez prendre la moitié du paquet », cet homme est un des mendiants de la ville, tu as l'idée de lui demander de quel pays il vient.

La librairie, avec Matthieu et les autres, était chaude comme un immense gâteau sorti du four, la pluie s'évaporait sur ses vitres, les nuages s'éloignaient de sa fumée.

Xavier se lève et il quitte la table, il fait deux pas sur le trottoir et il embrasse une à une quatre personnes qui sont ses amis ou des connaissances, l'homme qui a pris tes cigarettes te dit le pays d'où il vient, tu entends le nom de ce pays et tu dis, pour Vincent, « cet homme vient de *mon pays de là-bas* ! ». Vincent te dit « je prends le quatrième train ».

Xavier revient à la table, tu demandes au mendiant s'il a faim, il te dit que oui, tu l'invites avec vous, vous le mettez en tête de table, le serveur passe, Vincent commande quatre chopes, tu demandes la carte du restaurant, la pluie renonce à son aventure amoureuse, elle veut être le cinquième personnage de l'histoire.

Il y a une année et cinq mois, je suis allé à Lyon avec trois autres hommes du pays, nous cherchions du travail et quelqu'un qui nous avait promis du boulot dans le bâtiment nous a conduit deux milles kilomètres en voiture, pour nous placer dans un appartement de la banlieue. Après trois mois de travail au noir et quelques centaines d'euros en poche, ils nous ont dit qu'ils ne pouvaient plus nous employer et qu'il nous restait que la mendicité. Je suis un paysan, j'ai soixante-deux ans, quatre enfants et six petits-enfants. J'ai refusé de mendier à Lyon, je suis allé dans un poste de police pour leur demander de l'aide pour rentrer à la maison, les policiers m'ont donné l'adresse du consulat, j'avais envoyé l'argent à ma femme, je ne savais plus quoi faire, j'ai rencontré trois mendiants qui m'ont dit que je pouvais venir avec eux ici.

Tu prends sa main droite dans tes mains, tu la tournes et tu touches la paume de cette main, tu sens sous tes doigts la croûte du travail de cette main, tu prends la main droite de Vincent et tu la poses sur la main du mendiant. Le serveur apporte les bières et la carte, l'homme âgé ne sais pas quoi prendre à manger, tu lui suggères un Calzone, il dit oui de la tête et de la voix, Xavier se lève, il dit qu'il va aux toilettes, tu vois qu'il prend avec lui son sac à dos, tu réalises qu'il a aussi pris son sac à dos quand il a embrassé ses amis ou ses connaissances sur le trottoir, tu lui dis « tu dois avoir des sacrées valeurs dans ton sac », il te répond « oui ».

Je ne suis pas un mendiant comme les autres, je mendie juste pour me nourrir, j'aimerais rentrer chez moi, les autres mendiants ne m'acceptent pas, ils disent que les rues d'ici sont leur territoire, je dois me débrouiller pour avoir une demi-heure de tranquillité dans la rue, dès que je trouve une place pour mendier, il y a l'un de la vraie bande de mendiants qui vient vers moi et me menace de me taper dessus si je ne pars pas ils me bousculent, ils me crachent dessus, ils me disent qu'ici c'est leur place et pas la mienne.

Tu penses à *ton pays de là-bas* et à la pauvreté qui règne dans la plupart des villes et des communes de chez eux, tu sais que ce *pays de là-bas* est l'un des plus pauvres de l'Europe à cause de la corruption généralisée. Vincent dit « c'est pas facile pour lui », Xavier aimerait fumer un joint, tu lui dis que tu ne fumes pas des joints, le vieux regarde ses deux sacs de couchage qui sont contre le pied de la table.

Je n'ai pas pu avoir des nouvelles des miens depuis sept mois, il y a bientôt la Pâques dans mon pays orthodoxe et je ne pourrai pas être à côté de ma famille, j'ai fait une grave erreur de partir à Lyon, j'ai quitté ma ferme et ma femme et mes enfants et mes petits-enfants, depuis presque deux ans je ne suis personne.

Il pleure en silence et tu lui dis qu'il doit être fort, que les larmes ne servent pas à grand-chose

maintenant, tu lui demandes s'il aimerait rentrer au *pays de là-bas*, il pleure et il dit oui de la tête, le serveur arrive avec la pizza, il demande devant qui il doit la poser, tu lui montres du doigt le barbu, la pluie est bouche-bée à votre table, elle donne des signes de fatigue, elle veut de la bière pour faire santé avec vous.

Vincent se lève, il a son train dans quelques minutes, Xavier se lève aussi, il dit qu'il va en visite chez des amis, vous vous serrez les mains, vous vous embrassez, tu restes avec l'homme de la gare de Lausanne, tu lui montres sa pizza, il coupe un morceau du Calzone, il avale, il mâche lentement, il pose le couteau et la fourchette sur la table, il te dit « je ne peux pas manger ».

La pluie a bu vos bières, elle est saoule et elle se lève pour rentrer chez elle, vous lui dites au revoir, elle vous fait un clin d'œil, tu restes avec cet homme à cette table, tu demandes l'addition au serveur.

J'ai quelques vaches et un cheval à la ferme, nous avons de quoi se nourrir là-bas, il nous manque l'argent, il n'y a pas de travail, les politiciens ne s'intéressent pas aux gens, ils veulent se faire élire pour voler.

Tu lui demandes son prénom et il dit qu'il s'appelle Sabin, il sort d'une de ses poches un portefeuille usé, cherche de ses doigts à l'intérieur et sort un papier, qu'il te tend : « ATTESTATION DE DEPOT DE PLAINTE sans abri adresse : c/o Abri PC Malley, Vallée de la Jeunesse, prénom : Sabin, a déposé plainte contre inconnu pour vol à la tire, localisation événement : MétroSchopping Genève Cornavin, Gendarmerie, Liste des objets volés : un porte-monnaie noir contenant 55.- CHF et une carte d'identité du *pays de là-bas* ».

A Lausanne, malgré la bande de mendiants qui ne me laisse pas en paix, je ne peux pas me plaindre, j'ai mon banc sur lequel je dors chaque nuit, c'est sous un arbre dans le petit parc de l'avenue du Théâtre, en face de l'Opéra, un peu plus haut ; je suis quelqu'un qui travaille et chaque nuit, après que les jeunes laissent des centaines de bouteilles en plastique et des canettes vides dans le parc, je les ramasse et je fais des tas, pour que ceux de la voirie aient moins de travail et ils apprécient mon initiative et, le matin, quand ils passent, ils ont moins de boulot à faire, ils trouvent mes tas de déchets et ils vont plus vite et ils me donnent chaque fois une pièce de cinq francs.

Je m'entends bien avec les jeunes qui font la fête dans le parc, ils me donnent toujours quelque chose à manger, je ne bois pas de l'alcool, je ne veux pas sombrer dans la dépression.

Il est presque minuit, tu lui dis « on va y aller » dans la langue du *pays de là-bas*, tu le vois se lever comme à l'armée, il ramasse ses sacs de couchage et il se met en garde à vous à côté de toi, tu lui dis « il ne faut pas m'obéir comme ça », il dit « vous êtes le seul qui m'avez invité à sa table », tu prends ton sac à dos, tu marches sur l'avenue de la Gare, il te suit.

Vous marchez vite et en quelques minutes vous êtes à Georgette, vous prenez à gauche et tu vois que Le Lyrique est encore ouvert, tu lui dis « on va prendre un dernier verre ici », vous entrez, il y a peu de gens à l'intérieur, vous prenez place à une table proche de l'entrée, le serveur vous accueille, il prend la commande, vous voulez boire deux bières et deux cafés.

Au fond de la salle tu as remarqué le visage d'un poète très connu dans *le pays d'ici*, tu regardes l'homme qui est assis devant toi, tu penses au destin des êtres humains, tu bois du café avec de la bière, tu lui dis « je vais sortir fumer, j'aimerais être seul dehors », il te dit « allez-y », tu sors, tu t'allumes une cigarette, tu sors ton téléphone portable de la poche, tu formes un numéro, tu entends que ça sonne, une voix te répond, tu lui parles : « ma chère fille, je suis avec un SDF du *pays de là-bas*, j'aimerais l'inviter à dormir chez nous, je te demande la permission de l'emmener à la maison, si tu es d'accord, il va dormir avec moi, dans mon lit ». Ta fille te dit « pas de problème, papa, tu sais que j'ai jamais quelque chose contre ce que tu fais, c'est toi qui décides, papa, merci de m'avoir posé la question ».

Sur la porte en bois ornée de croix sculptées, il y a cette feuille de papier collée à la hauteur de ton visage, tu lis le texte qui est imprimé, tu as la main droite sur la poignée de cette porte, tu vois qu'en bas du message il y a le sceau de l'établissement religieux, ta main droite se détache de la poignée de la porte, tu te retournes et tu commences à marcher en direction de l'arrêt de bus.

« ATTENTION
N'ALLUMEZ PAS
DES BOUGIES ÉTRANGÈRES DANS
LA SAINTE ÉGLISE !

C'EST UN PÉCHÉ ! »

L'invité: Matthias Tschabold

Histoire en couleur

Une dame rentrait chez elle au point du jour, devancée de peu par son chien blanc ; elle boitait sur le sentier détrempe, pâle, pâle en lisière de la forêt, la laisse comme une nacelle endormie entre elle et le dogue aux yeux tranquilles.

Une maisonnette campe non loin de là, fière de ses murs couleur de chaux propre et de ses fleurs aux croisées ; vestige jalousement conservé que fouettent, à l'heure de pointe, les voitures dentées de halogènes – prédateurs qui trouent les futaies sombres encore, poissées de crachin, et qui déchirent jusqu'à la membrane de vos rêves.

D'où venait-elle, si pâle et boiteuse ? Avait-elle passé la nuit dans l'enfer silencieux des bois (supposition que démentait d'ailleurs son allure : en effet, nulle trace de sévices autres que l'empreinte du temps sur ce fantôme bardé de cuir usé, ni déchirures, nulle ecchymose, ni lèvres concassées à d'odieux supplices) ?

Elle rentre chez elle, pâle, boiteuse, vêtue de cuir, gantée de rouge, un chien tranquille en bout de laisse, un dogue dont le museau flaire l'air humide d'une journée qui se lèvera dans la peine. Ils sont liés l'un à l'autre comme deux notes sur la portée de la nuit, et leur musique est celle d'un bonheur abandonné.

Il n'y a plus de place pour l'imaginaire ici-bas, et s'il faut, pour le sauver, raconter des stupéfiations à la mode...

« *Il est temps que je m'évade d'un songe* », se dit-il, et il referma la porte du cagibi.

Spectres du matin

I

Allez trimbaler votre pauvre petit corps dans le froid, ce corps si malingre, dont on se demande si vous l'avez réellement choisi pour séjour expiatoire de fautes anciennes...

Ainsi filez-vous votre destin d'anonyme : le tram vous cueille fidèlement à la même heure, et là où vous irez, avec votre pauvre petit corps que vous secouez d'une démarche accidentée de cow-boy, là où vous irez, il est à parier qu'il fera froid, que votre regard d'anémique quètera l'issue, traversé d'un éclair alarmé comme l'œil de l'animal que l'on conduit au coup de grâce. Où irez-vous ensuite, avec votre solitude, avec votre petit corps qui vous va si mal, à tel point que nul habit dénué de pitié ne l'éclaircirait pour perchoir ?

Combien en ai-je vu, en rêve et en réalité (cette distinction m'échappe, et notre vie, un jour, nous murmurerait peut-être : « J'ai passé comme un songe »), combien en ai-je croisé, spectres assis à la table d'un café, autel des humeurs matinales, où chacun fixe le vide d'un œil gris que voile encore la cruauté de l'aube, ou pense franchir le cap de la journée qui se lève d'un pied gaillard en circonscrivant les sinistres relatés dans les journaux ? Combien, croisés sur le chemin de l'école qui ne seront guère plus que fumée dans ma mémoire obscurcie ? Combien d'oiseaux de passage dont l'énergie à la fois étrangère et familière, descendue inexorablement dans ma vie, aura nourri, perforé, lacéré et enrichi mon être, m'inspirant au besoin quelque irrévérence ? Tel qui, rythmant un pas alerte à la pointe de son parapluie, fend le soleil reparu et siffle son bonheur, effusion qui me parle en énigme ; tel qui, charrié sur un navire en perdition, espère encore en une étoile et maudit son extinction prochaine.

Voici une dame en long équipage de soirée, solennité incongrue à l'heure où l'on se hâte vers son gagne-pain ; mais le noir a envahi notre monde... Elle cheminait, hésitante, la tête penchée sur un souci, visage que couvrait pieusement l'aile des cheveux ; elle procédait en se frottant les genoux, à en juger par le bruissement rythmé du jupon. Saura-t-elle jamais qu'elle m'inspira une rêverie déplacée, au sens géographique du terme ? Le frisson du linge, en effet, roulait une écume océane et lançait des étincelles sonores

pareilles au concert des cigales ; et moi de partir en voyage, bercé par le chant fugitif, vers une contrée ensoleillée.

II

Mais nous sommes dans un établissement meublé de froides chaises de série à l'enseigne du Paon ; il est huit heures du matin. Et lui de prendre place à ma table et d'interrompre ma rêverie :

Tu ne me remets pas ?

Que si ! A défaut d'un spectre matinal, nous voilà gratifié d'un revenant. « Edouard ! Depuis le temps... Que deviens-tu ? »

- Tu vois...

Etc.

Nous habitons, il y a plus de vingt ans, au centre-ville, au cinquième étage d'un immeuble de belle allure et parfaitement délabré qui dominait le fleuve du haut de ses lézardes. L'appartement que nous partageons était un vrai courant d'air, ouvert qu'il était aux allées et venues de locataires volatiles, refuge à l'impermanence de la vie.

L'une des pièces, je m'en souviens, était dévolue à un étudiant en langues anglaise et française qui répondait au nom turbulent de quelque géant calédonien : McIlroy.

Le matin, à l'heure du petit-déjeuner, sa porte tournait brusquement sur ses gonds dans un fracas de pierre tombale ; puis il dévastait l'étendue d'un pas de boxeur assommé, perclus de sommeil encore. Nous constatons alors, et non sans amusement, à ses paupières jointes par d'épais résidus, qu'il atteignait l'heureuse rive de la cuisine grâce à son seul instinct. On aurait dit qu'il avait subi le siège, durant la nuit, d'un cortège d'apparitions ou de pesantes rumeurs qu'il charriait derrière lui aux aurores. Le sisyphes embué s'injectait alors un café napolitain dont il renversait irrévocablement le tiers sur le fourneau à gaz en pestant contre le sort : sa cafetière, en effet fort étroite, s'encastrait de justesse entre les griffes du support, vacillait un instant entre les lois de l'équilibre... - et miracle du matin !, parfois, lorsqu'on n'y voit goutte et qu'une fée atténuée les désastres de notre cécité. Puis il se hâtait vers l'université, qui était à deux pas, boutonnant sa chemise de soie digne d'un prince, la brosse à dents à demi engagée. Il ne reparait que le soir.

Les taches de café étaient alors supplantées par celle d'une poule au curry grosse à régaler dix personnes, qu'il laissait mijoter pendant deux bonnes heures, et

dont l'odeur d'épices et de piments, hommage gaillard aux anciennes colonies, nous tenait à une distance respectueuse de la marmite. La cuisson entonnée, il disparaissait à nouveau pour filer aux répétitions d'une troupe anglaise de théâtre amateur dans laquelle il assurait un rôle. La poule attendait docilement son retour. Il l'honorait alors d'une bouteille d'un rioja tonitruant qu'il achetait en chemin dans un petit restaurant espagnol qui tenait boutique jusqu'à l'heure de la fermeture. Il arrivait cependant que ce rituel prenait un tour inquiétant, que, la bouteille n'ayant pas comblé notre Hamlet, il courait sur-le-champ en quérir une autre, voire deux ; et, l'heure de rejoindre la portes des songes nous ayant séparés, il poursuivait seul sa vinomachie, dont il sortait indéfectiblement fauché par l'ange. On le cueillait au matin sur le carreau de la cuisine. On l'éveillait d'un doigt.

III

Alors, le seuil de l'entrée émettait un craquement particulier : c'était une plainte sourde, insistante, une sorte de douleur qui, poissant aussitôt le palier, réveillait un réflexe de gêne collective et nous rappelait aux échéances de l'existence. C'était l'heure du retour d'un autre spectre.

Un soupir continu divulguait sa venue, essaim d'insectes têtus ; son fardeau arrachait des gémissements à la marche de bois usée ; le mur du palier se voilait d'une ombre ; le crissement de l'éternel pardessus nylon ravivait nos rages dentaires et le tintement des clés, à la fois chaînes méticuleuses et grelots glacés, proférait la formule d'un zohar funèbre.

La première porte de gauche s'ouvrait, se refermait.

Les belles heures de l'aube, écluses de lumière, jusqu'à nous, les élus du taudis, acheminaient tous les errants de la vie.

Il trimait de nuit en sommelier auxiliaire dans les hôtels haut de gamme. Il s'essouffait dans des banquets jusqu'au petit matin, poussant son corps d'obèse et claudiquant entre les tables. Il s'insinuait de soupir en soupir entre les sièges, chaque main flambergée d'une bouteille quand il n'était pas bûte d'encombrante vaisselle, pendant que cravates et toilettes faisaient rouler des cortèges de saveurs préculées dans les œsophages. Puis il évacuait les reliefs des repas, déversait, imperturbable, ces monticules de déchets (restes de viande et de féculé,

légumes et sauces refroidies, vins surchauffés, salades recuites dans leur vinaigre, mayonnaises jaunâtres, crème acidulée, et le pain délaissé au bord de la table comme un moulage dentaire), dans une cuve où toute cette mangeaille refoulée macérait comme en un estomac de cyclope, dégageant des haleines à faire blêmir. Il débarrassait les salives, les humeurs, les verres pourléchés de fard et repartait obstinément à la charge, déposait une servitude de cassatas fondantes sur les tables circulaires, épongeait le miettes en chuchotant mille excuses, susurrant une gentillesse en seringuant le café. Enfin, rituel oblige, il proposait les digestifs avec une politesse bizarrement exquise, la tête éternellement courbée sur l'épaule ; encaissait l'argent avec un détachement feint et se hâtait vers l'office pour y jauger son pourboire. Herrmann alignait ses douze heures de travail sans pause pour un salaire de grenouille aux agapes des financiers.

Et au bout de la fête, quand le navire, à trois heures du matin, découvre l'hébéture ; quand le convive, la panse au bord de la rupture, trouve encore l'énergie d'aller rouler une coquine d'occasion dans une chambrette standard, quand le chef de service abat sa colère d'épuisé sur le moussaillon de la brigade : le personnel auxiliaire, sur le pont, rince les couverts, asperge les assiettes, règle leur compte aux épaves de bourgogne et de champagne, et torche les verres de quelque mille banqueteurs dont les ronflements, à cette heure descendent les parois d'alcôves.

Bientôt les vastes quadrilatères vitrés se fardent de roses grises, le premier tressaillement de l'aube visite l'office. La clarté naissante, touchant ce petit monde à l'ouvrage, relève verres et ferraille de leur disgrâce : alors on voit une étoile d'argent osciller sur les couteaux maudits pendant qu'un frêle bonheur de cristal danse dans les ballons. Le jour verse un breuvage frais à doses silencieuses, et, en secret, car chacun s'affaire au torchon, la narine s'éveille à la brise. Et voilà que la fatigue de la nuit bascule doucement dans la joie de la délivrance qui approche : la lumière, par vagues légères, anime déjà le premier azur, elle va tendre ses cordages dans les bienveillances du ciel.

L'allégresse durait, hélas, à peine le temps d'un parcours : sitôt rentré, Herrmann reprenait sa vie par le petit bout. Il glissait dans notre dos avec une discrétion humide, hochait un salut muet et disparaissait d'un tour de clé dans le sommeil. Son soupir s'éteignait dans le silence des heures.

Il affichait une componction étudiée et fuyante, une obséquiosité de planton d'ambassade jaloux de ses

prérogatives : on aurait dit qu'il usait de ces politesses pour glisser entre les mailles du monde. Nous ne l'aimions guère. Il nous échappait tout en s'insinuant en nous ; il nous inquiétait en se terrant dans des secrets qui n'intéressaient personne. Et l'Angoisse, à sa venue, attaquait son hymne noir : oui, le malheur n'attendait que l'occasion de nous sauter à la gorge. Car notre colocataire, à sa manière, nous lançait un anathème de prophète déchu : « Jeunesse, ris et bois tant que tu pourras, tu es marquée désormais du sceau de la calamité. Nous nous sommes trouvés ici parce que nous partageons le même sort de toute éternité. C'est écrit là-haut. Ciao ciao. » Ainsi, Herrmann, boitant sur son soupir, lorsqu'il chuintait entre les portes, le chef scrupuleusement incliné en signe de défaite, avec son air de dire « prenez-en de la graine », nous prêchait l'inutilité de toute espérance.

Il poussotait sa vie au jour le jour. Il s'agglutinait tel un bernard l'hermite à sa capsule de piaule et tirait peut-être, sournoisement, quelque avantage de sa précarité souffrante : en sourdine, il accusait le monde de sa condition. Car il était notre mauvaise conscience, non une mauvaise conscience déchirante, capable de nous conduire au crime comme à un acte de tendresse irraisonné ; une petite mauvaise conscience bien enfouie, plus discrète qu'un aigreur d'estomac, plus tenace qu'une varice. Il ne mangeait que des légumes bouillis.

D'où tombait ce météore ? Nous ne lui connaissions ni famille ni amis. Sa patrie ? Je l'ai vu rire une fois.

IV

A l'heure où Herrmann lustrait de son ombre le mur du palier et faisait ciller ses clés, Edouard bondissait hors de sa chambre, lançait un salut en pleine course et filait à son travail. Pas de doute : une urgence le tenait en haleine à son bureau. Il avait dû oublier de rendre un travail dans les délais (il n'en était pas à sa première humeur antiproduktive), il pestait contre son agence et contre lui-même dans la cage d'escalier, où un ascenseur asthmatique renâclait entre les étages... En d'autres circonstances, moins orageuses, il nous quittait d'un pas alerte, certes, mais dégagé, se rendait à son office moyennant un café en chemin et un solide coup de dent infligé au contenu d'une corbeille de croissants.

De la terrasse ouverte sur le quai, il regarderait évoluer dans la clarté printanière les jeunes filles du matin aux cheveux déliés, les premiers bras nus de la saison,

deux rondeurs roulant dans le nid du corsage, une belle passant dans un sillage de cannelle. Et les cygnes, à leur réveil, visiteraient les courbes de l'onde.

Dessinateur, graphiste, il élaborait des projets pour une agence de publicité, tâche dont il lui arrivait d'ailleurs de s'impatienter puisqu'il servait une cause à laquelle il n'adhérait pas de plein cœur (« travailler comme un nègre pour le capital, quelle honte ! ») et que, dans un recoin de ses rêves, il gardait l'espoir de son indépendance. Aussi, il s'aérait l'esprit en acquérant parfois des objets d'art dénichés en rue, des masques de plâtre, des bustes écornés, des bois africains, ou, comme il le disait, « des machins rouillés », dont il émaillait sa chambre de manière concertée, recherchant un effet de jaillissement, produisant l'inattendu digne d'un routinier du surréalisme.

Svelte, de taille moyenne, il savait être élégant sans artifices tant sa démarche était légère. Seul emblème objet de tous ses soins, ses cheveux, qu'il portait mi-longs, amples et ondulés, mettaient de la douceur à ses traits, où deux yeux, tantôt de fer tantôt de fraude, trahissaient à l'occasion la puissance de ses passions. Avec cela, bon camarade, le cœur sur la main... On le disait alors promis à une beauté incorruptible.

L'œil gris, aujourd'hui, s'est couvert d'une buée. Une blessure lumineuse hésite dans la prunelle. La lèvre s'est affaissée, et la courbe nouvelle, dont la fermeté a disparu, lui confère une touche de veulerie. Dans ses cheveux semés de gris, un charme défait rappelle encore les faveurs de la jeunesse. Les joues enflées se teintent de rougeurs et laissent aux commissures une ride profonde qui ressemble fort à une balafre.

- Un ballon de blanc, s'il vous plaît !

A cette heure ! Il ne m'en fallut pas d'avantage pour diagnostiquer sinon le mal, du moins son apparence. Qui connaît son histoire n'en sera peut-être pas étonné.

Odalie était un grand brin de fille. Elle avait poussé comme un jonc sur des jambes de danseuse et le buste s'éployait entre deux épaules larges et rondes. Mais sous l'allure athlétique et la fermeté de la démarche vaquait le serpent Mélancolie. Son visage ovale, aux joues adoucies par une peau de neige, aux lèvres charnues et tendres, annonçait des appétits de vie et de santé que démentaient ses yeux : leur lueur ardente et bleue s'évanouissait dans les paupières déclinantes. On aurait dit que ses yeux de flamme s'allumaient à la tristesse.

Un soir, nous vîmes Edouard déboucher de

l'obscurité du palier, paraître dans la lumière de la cuisine, suivi d'Odalie. Il nous gratifia d'un « b'soir » dont la brièveté signifiait en clair : « N'allez pas vous mêler de mes petites affaires », tandis qu'elle jaugeait à la volée notre compagnie, qui le verre de rouge à la main, qui au torchon, qui aux eaux grasses.

La porte de la chambre s'ouvrit sur les deux complices, se referma. Tour de clé.

Odalie tomba enceinte.

J'appris la chose un soir où, voulant tromper les humeurs moroses de mon domicile, je me mis en quête d'un local animé et m'arrêtai au restaurant de la Tour qui passait alors pour le lieu-dit. Il venait d'ouvrir, j'entrai.

Et j'entrevis, à travers une fumée à vous érailler les yeux, assis à l'une des tables, coudoyant d'autres fêtards et recroquevillés derrière une carafe aux trois-quarts triste, deux verres en désaffection : Edouard et Odalie. Je pris donc place, et, la table étant large et le tapage soutenu, il m'était loisible de me retirer dans ma rêverie sans être impoli, comme de prendre de leurs nouvelles sans être importun.

Leur entretien tournait à l'aigre. La rancœur moutonnait. Manifestement, celle-ci n'était pas le fruit du seul alcool, dont on imaginait d'ailleurs, à leur nuque alourdie, qu'ils avaient affrété une flotte complète et le vaisseau amiral. Soupîrs de rage, donc, chez Odalie ; colère chez Edouard. Oui, il la tançait de la belle manière ! Aussi, voyant par-dessus mes lunettes mon Edouard, mon frère en errances nocturnes, sous l'effet d'une rogne que je ne lui connaissais pas ; indigné, de surcroît, de la grossièreté du ton et soucieux d'œuvrer pour le bien, en vrai Don Quichotte, je m'enquis.

- Je suis enceinte et je refuse d'avorter, voilà notre enfer, lâcha Odalie au bord des larmes.

- C'est tout de même incroyable ! tonna Edouard.

- Mais c'est une vie ! clama-t-elle, le visage inondé d'un seul coup. Je ne peux pas ! ça non, c'est trop demander. Je ne peux pas, non, je ne peux pas.

- Ah ! C'est malin ! Comme si on ne pouvait pas !

- Tuer ? C'est ça ?

- Ho !

Et il se claquemura dans le mutisme, plongea dans la flaque de vin dormante. Je me voulus encourageant, pétri d'inconscience – et l'on sait où mènent les bonnes intentions :

- Vous vous aimez, non ? Pourquoi ne pas vous marier ?

- Ce n'est pas si simple...tu ne comprends rien ! gémit Odalie.

- T'en as de bonnes, toi, grogna l'autre, avec un regard mauvais, son regard couleur de lame.

C'est cela. On est jeune, on ne connaît rien de la vie, et notre guide est une morale d'une seule pièce. J'oubliais que, même si l'amour est là, vouloir en brusquer la croissance naturelle tient parfois du cynisme. Mais il y avait deux êtres bientôt trois, une vie à naître, et mon désir, aussi lâche qu'il était impatient d'emporter l'adhésion, de « régler le problème », comme on le dit lorsque la vulgarité nous entraîne :

- Enfin quoi, protestai-je, vous n'êtes pas les premiers à qui une telle chose arrive !

Hélas, j'oubliais que, quand le drame frappe, on est toujours les premiers. On me le fit bien sentir :

- Passe ton chemin, avec tes airs de curé !

Suivit un long silence entre nous, alors que la fête tonnait de plus belle : les clients affluaient sans cesse, et, ne trouvant plus de siège, buvaient debout, à même la bouteille. L'alcool et l'engorgement réchauffaient les ardeurs, la bousculade générale arrachait des glapissements et des rires de fauves. Edouard et Odalie étaient seuls dans cette foule, ils mouraient au milieu des amusements.

Je reçus une invitation à leur mariage.

V

Salomé occupait une chambre sous les combles. Tous les matins, elle enfourchait sa Vespa et s'envolait le long du fleuve – vers quelle destination ? Mystère. Sa formation d'institutrice à peine achevée, elle avait jeté ses manuels pour vivre d'expédients dont les revenus irréguliers lui assuraient néanmoins un minimum, et la mansarde n'était pas chère. Il avait suffi d'un zéphyr malicieux pour pousser cette corolle vers notre cambuse : Salomé nous jouait l'insouciance et la légèreté. Que venait-elle donc faire dans ce repaire ? (Et pourtant, sous la fleur, la blessure ; une forme de bonté d'écorchée que ses yeux criaient, même sous le mordant d'une plaisanterie, et là, on ne riait plus. Aussi, l'amitié était un baume dont elle n'était pas avare, non plus que de l'autre inclination, tempétueuse, celle-là, le tempérament prenant sa revanche : « Moi et les hommes...enfin, tu connais... » Elle rentrait tard, en effet, souvent accompagnée, rarement du même. Les deux ombres filaient dans l'escalier du grenier et

nous jaugions le tonnage du visiteur aux craquements des marches.)

Un soir, dans la semaine précédant celle de son mariage, nous vîmes Edouard déboucher de l'obscurité du palier et paraître dans la lumière de la cuisine, suivi de Salomé. Il ne nous salua pas mais nous gratifia d'un regard de fer qui signifiait en clair : « Votre morale conformiste, vous pouvez vous la..., chiens d'apôtres. »

La porte de la chambre s'ouvrit sur les deux complices, se referma. Tour de clé.

Vint le jour des noces.

C'était un samedi gris et froid d'arrière-été. Edouard et Odalie avaient misé sur le soleil pour nous convier à une noce en campagne sur une colline déserte dominant le lac. Une lumière de plomb couvrait le blé ras, un silence sans vent figeait l'herbe et le couvercle de la brume. Une grange dressait son fronton noir au milieu du pré. Les embrassades des invités aux visages exsangues, aux bouches surchargées de gouache claquèrent dans l'air, répliques aux poignées de main assénées en code viril : ces effusions semaient une gaîté criée.

Les civilités accomplies, les couples se replièrent sur leur intimité, la taille enlacée pour une ébauche de salut à l'horizon, pour une marche sur l'herbe drue, tandis que les célibataires se croisaient, errant comme des figures. Ils échangeaient parfois un nœud papillon dans une connivence sans cause, ou murmuraient au passage une syllabe qui se perdait dans l'air engourdi, sous l'œil de la mère d'Edouard. Puis on arpenta le pré le verre à la main, la bouche enflée de canapés au thon, le pré où se tenaient Edouard et Odalie, de gris vêtus, statufiés dans le froid.

Je leur présentai tous mes vœux de bonheur.

Nous nous réfugiâmes bientôt dans la grange aménagée en salle de fête, comptant sur la température plus clémente de l'intérieur pour restaurer les cœurs transis. On y chanta, ce soir-là.

VI

L'enfant vint au monde. Ce fut une fille. Edouard était donc père. Le couple avait emménagé dans un autre quartier de la ville cependant qu'Edouard conservait encore sa chambre dans notre immeuble où il ne faisait plus que de rares incursions. Il la libéra définitivement quelques mois plus tard, et, doucement, nous nous perdîmes de vue.

Un jour, je le rencontrai par hasard et il m'invita

à visiter son nouveau chez-soi. Il voulait me présenter son bébé, et je devinai qu'il donnait à ma visite un sens plus précis qu'il ne le disait.

Tous trois logeaient dans un appartement mansardé, coupé de poutres vernissées, au plancher inégal que couvrait un mobilier de métal blanc reluisant parmi des plantes vertes. Edouard me détaillait leur logis avec un enjouement mêlé de simplicité. Pourtant, sous l'allant, je perçus en lui une sorte de dignité contrite.

Odalie tentait d'introduire une purée dans la bouche de l'enfant et ne paraissait pas ravie de ma présence. Le moment était-il mal choisi ? Avait-elle honte d'offrir en spectacle les traces sensibles d'une dispute récente ? « L'inviter, lui ? Quelle trouvaille ! » semblait dire Odalie, tout en raclant les lèvres du bébé à la cuillère.

Je n'eus pas le cœur de m'attarder. Cette visite m'emplit de tristesse. Mais qu'espérais-je ? Je comptais sur les ressorts les plus secrets du cœur humain.

VII

Edouard en était présentement à son troisième ballon de blanc.

Je n'osais m'informer. Il rompit le silence :

- J'habite rue des Remparts, maintenant, au numéro 30.

- Ah ?

Je faisais l'étonné.

- Ben oui, marmotta-t-il. Que veux-tu ? Elle m'a foutu à la porte. Bon, je file. Tiens, voici ma carte. Si tu veux me joindre...

Il éclusa son verre et disparut. Je lus sa carte : « Edouard l'Eplattenier *Artiste* »

Et je la glissai dans mon portefeuille.

L'Oiseau migrateur

On était en été, à l'aube.

Déjà le ciel conviait la ville aux premières figures de la lumière. Les façades émergeaient dans la transparence de l'air. La journée s'annonçait superbe. L'onde lisse du fleuve cheminait en ses murmures, les canards y tournoyaient dans leur sommeil habillé de lumière bleue. Le premier tram, glissant sur le quai, oiseau d'argent oiseau vide, sifflait sur les rails et faisait crier sa cloche.

Quelques passants se rendaient à la station, d'autres à la gare, traversée par ces hâtes esseulées et barbouillées de nuit encore, à l'heure où la cité allait donner le branle à ses conquêtes vitales. Je regagnais mon logis au terme d'une nuit de travail, harassé de kilomètres échevelés en salles de banquets et torchonnades, léger pérégrin dans le jour ordonnant les relevailles des rues silencieuses et du quai désert. A moins que je ne fusse sorti de bonne heure pour assister au réveil des cygnes.

Débouchant sur le quai, je touchais mon port, j'allais ouvrir la porte de l'immeuble, quand j'aperçus, descendant la ruelle qui dessert le bâtiment, une tête blonde, une silhouette menue, un air qui m'était familier, une dame, ma voisine. Tiens ? Matinale, elle aussi.

L'aube infiltrait la venelle encaissée, toujours humide, elle luisait sur les pavés de cuivre, elle jouait dans les cheveux d'or ; passée la première surprise qu'occasionnait l'apparition sous ces murailles piteuses, je constatai que l'allure de Régine n'évoquait pas précisément le glissement de la nymphe sur les eaux virginales : elle courait. Elle s'arrêta à court de souffle devant la porte où je l'attendais, s'impatienta de ma lenteur à dénicher cette diablesse de clé, lenteur jouée, bien sûr, - le travail l'attendait au bureau, c'était sérieux, allons !, juste le temps pour elle de filer à la douche et d'avalier une morce, disait-elle, car ses yeux démentaient son agacement ; j'y lus une malice heureuse.

Elle répondit à mon étonnement :

- J'étais chez un ami. Ah, quelle nuit !

Elle riait.

Puis, le doigt sur la bouche :

- Surtout, ne va pas le répéter à Fred.

Innocente petite qui avait joué un bon tour et qui allait reprendre sa vie en mains :

- Il faut que je sois de retour avant son réveil.

Fred était le mari.

Elle m'accompagna jusqu'au cinquième, s'enfuit dans sa chambre, en ressortit aussitôt, lacée dans son peignoir blanc, et s'enferma dans la salle de bain. Fred, qui logeait au quatrième, ne tarda pas à paraître, comme tous les matins, venant aux nouvelles, et frappa trois coups respectueux à la porte de la fugueuse :

- Régine ? Régine, c'est l'heure.

La porte restait muette. A l'opposé du palier, la douche bruissait à grandes eaux sur les fièvres de la nuit.

- Régi-ine...

Fred, interloqué par ce silence inhabituel, haussa la voix. Régine lui répondit du fond de ses ablutions

boursoufflées de vapeur :

- Je suis là, Fred !

- Ah, bon. Je te prépare un café ?

- Ce n'est pas la peine, je n'en prendrai pas aujourd'hui. Sois gentil, ne me fais pas perdre mon temps, je suis déjà en retard, hein, mon chou ?

- Ah, bon.

Et Fred redescendit.

Régine et Fred vivaient autrefois au quatrième étage sous le régime de la communauté des biens. Ils y partageaient une chambre vaste donnant sur le fleuve, ornée d'un encorbellement qui faisait leur fierté (vue royale de cette niche flanquée de plantes), jusqu'au jour où une chambre du cinquième se libéra. Nous apprîmes bientôt que Régine allait en disposer. Ce changement n'alla pas sans soulever des inquiétudes auxquelles Régine coupa court : elle nous représenta tout d'abord combien l'exiguïté d'une pièce portait de préjudices à la vie de couple ; lorsqu'on était marié, on avait tout de même des droits et des exigences à faire valoir, auxquels nous autres célibataires du cinquième étions loin de prétendre ; sa venue apporterait en outre une nouveauté réjouissante à notre communauté ; nos liens s'en trouveraient resserrés ; enfin, la perspective de vivre en duplex, Fred en dessous, elle au-dessus, la mettait au comble du bonheur, et flattait l'amour-propre de son mari, disait-elle. Elle se rengorgeait, rougissante, au milieu de ses explications. Ses petits yeux déjà bonbonnière pétillaient d'une lumière radieuse et sans réplique. Puis elle arpenta son futur territoire d'un pied allègre, son fourreau tout frémissement ondulatoire, diffusant des pollens de bénédiction et de baisers sur son passage.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Régine eut les mains libres tout en haussant d'un étage.

Fred était aussi long que Régine était courte. Elle faisait d'ailleurs mentir sa taille en enfourchant gaillardement des talons aiguilles dont le cliquetis la signalait à cent mètres, s'il cachait un menton fuyant sous une barbe qui le posait en gentleman d'expérience. Un peu dégingandé, alenti par un flegme qui confinait à l'indolence, il aurait offert l'image de la force tranquille si son visage marqué de cicatrices n'avait infirmé cette première impression : sous la douceur, une inquiétude larvée ; au reste, un bel homme.

Elle avait vingt-cinq ans, siégeait dans une banque ; Fred en avait quarante, stagnait à son poste d'assistant de physique à Polytechnique et ne semblait plus guère espérer d'avancement, sauf à la soirée annuelle

du bal de l'Ecole où il s'empressait d'emmener sa belle, sanglée dans son dernier équipage, augurant quelque triomphe de sa coupe et du mascara, impatiente d'infiltrer la « haute », toute frétilante d'espoirs.

Dans la balance des comptes, nul doute que Régine versait un pécule supérieur à celui de Fred, argument qui dut fléchir le mari quand elle manigança son ascension au cinquième, puisque, tout pesé, et comble de générosité, elle se sacrifiait en lui laissant la plus belle chambre.

Elle s'installa donc parmi nous, les noctambules, les durs à cuire blindés par les déconvenues, les loufiats impénitents et les chômeurs en fin de droit.

Sa présence ne tarda pas à porter ses fruits. Notre tohu-bohu fut érigé en objet de chasse général, la cuisine en première cible particulière. Sous couleur de plus-value, elle nous chanta bientôt l'air sur lequel elle comptait nous faire danser : un jour, une nappe fit son apparition, ce qui nous parut déplacé et contraire à notre tabagisme de pyromanes ; le lendemain, l'ampoule grasse du plafond céda la place à une lampe à abat-jour, à hausse réglable, au gré des intimités : voilà qui faisait soudain *cosy* ; le frigidaire subit une purification biologique, acompte provisionnel, puisqu'un nouveau modèle le supplanta le mois suivant ; des rideaux vert campagne offusquèrent la vitre éternellement rongée de grisaille ; une natte de plastique couvrit l'égouttoir à la céramique édentée, et les vieux sièges disparurent au profit de chaises pliantes, du supermarché bon marché. Nous n'en croyions pas nos yeux. A nos protestations de principe, rébellion de colonisés, Régine nous joua l'étonnement : Comment ? Avait-elle investi pour recueillir cette incompréhension ? Nous osions donc lui attribuer des intentions malveillantes ? Et comment pouvions-nous rêver de vivre encore dans notre crasse de jadis, tel des pygmées ? La déception chagrinait son minois : l'oppresseur voulait être aimé. Pour mettre un terme à nos récriminations, elle nous opposa la raison pratique : à chacun de savoir profiter de ces aménagements ! De locataires que nous étions, nous passions donc à l'état d'usufruitiers. Consécration de sa réussite, elle coiffa le frigidaire d'un tableau noir et d'une craie, nous priant, dans un esprit démocratique d'entreprise, de bien vouloir inscrire tout ce qui nuisait à la bonne marche de l'étage.

La craie disparut.

Fred, en loyal commis, prêta main forte à ces nombreuses rectifications. Il s'époumonait à déclarer sa satisfaction, serrait des mains, plastronnait à la porte

du paradis où sa chère Régine allait s'ébattre, croyait faire main basse sur notre espace par procuration en dispensant toutes ses aises à cette oiselle si dégourdie. Nous ravalâmes notre salive en maugréant et les affublâmes de titres inspirés de la comédie classique : « la Marquise » et « le valet ».

Ces sobriquets furent notre bannière.

La deuxième cible fut l'ordre de préséance à la salle de bain. Elle obtint le privilège auquel elle se voyait destinée en vertu du droit coutumier, car elle « travaillait » et nous « n'en fichions pas une ».

Vint le tour de la terrasse, située à l'arrière de l'étage, à laquelle on accédait par un couloir qui servait de dépôt d'objets sans propriétaire : bidons de peinture desséchée, échelles maculées, nostalgies de bicyclettes. Une zone d'oubli. La terrasse, quant à elle, s'étendait sur le toit de l'immeuble voisin, entre les cheminées. Elle était ceinte d'une balustrade, recouverte d'un zinc taché de rouille et flanquée de la cage d'ascenseur en briques cramoisies qui donnait à cet endroit un petit air de cour d'usine.

Epaulée par son fidèle mari, Régine opéra une « gestion de l'espace », équipa la surface d'un ensemble table-chaise-parasol grâce auquel ils dégustèrent le café du dimanche, chaussés de lunettes noires, la chair au soleil, non sans nous convier en passant à profiter de ces commodités, nouvel emblème de leur fortune. Nous nous sentions trop les obligés de Madame pour souscrire à son règne. Régine trônait donc sur le cinquième, et Fred se laissait bercer par la gloire de jouer les barons auprès de nous autres troglodytes, quand le sens du cocasse et l'ironie nous montaient aux lèvres : poser son fessier avec ostentation dans un antre où jamais personne n'aurait l'idée de finir ses jours nous paraissait le comble de l'innocence.

- Fred ! Tu peux laver le couvert de mon petit-déjeuner ?

- Ah bon, acquiesçait le valet parvenu au terme de son ascension quotidienne jusqu'à l'auguste cuisine de Madame.

Mais on se lasse vite des services d'autrui.

Or, pour accéder au sixième étage de l'immeuble, on faisait chanter une porte située à la droite de l'entrée du cinquième, et on empruntait un escalier de bois étroit qui tournait à mi-hauteur. On se trouvait alors dans les combles, dont l'aile droite avait été aménagée, le propriétaire ayant voulu faire fructifier le moindre centimètre : trois chambres s'y suivaient. Exigües,

misérables, séparées par une cloison de l'épaisseur d'un ongle et dont les portes laissaient filer les courants d'air, elles servirent bien souvent de refuge à des désastres muets. On y gelait l'hiver, on y suait l'été. Une sorte d'antichambre sans fenêtre, séjour des araignées, séparait ces logettes des combles proprement dits, débarras où des meubles culs-de-jatte trouvaient leur dernier asile. De ce réduit, on accédait au toit par une rampe qu'obstruait une porte coulissante.

D'un coup de poignet, on la faisait glisser sur ses rails : une clarté aigüe s'engouffrait dans le boyau, l'air ample et la rumeur de la ville repoussaient l'obscurité et la nappe de poussière. Cette seconde m'emplissait d'une joie pure. On émergeait sur le pont, les courants du fleuve montaient à la narine, le soleil mêlé de vent nous arrachait un rire sans raison tandis que notre chemise enflait comme de la toile. La ville mugissait dans les sillons de la brise. Par belle nuit, je hissais là-haut mon matelas et mes draps, sur le zinc gorgé de chaleur. Les toits de la cité, dont le front baignait dans la nuit, murmuraient des légendes à la houle, que relayaient les ondulations des tilleuls de la place voisine ; ils me remorquaient vers les songes. Je contemplais l'étagement des lumières sur la colline et les bois qui formaient une couronne en lisière de la ville, puis, levant les yeux, j'entrais dans l'immensité. Quand le sommeil annonçait sa venue, je fermais les paupières et m'endormais aux sons du carrousel nocturne.

Je m'éveillais dans le silence aux premières pâleurs. L'air était translucide, la ville semblait purifiée.

La Marquise se bornait à user du toit les jours de relâche pour des séances de bains de soleil.

Cet après-midi là, nous étions trois à profiter de l'aubaine : Régine en son bikini turquoise qui rehaussait sa blondeur, un jeune homme qui occupait une des cellules du sixième et moi qui lisais *L'Amour fou* de Breton. Sans qu'ils eussent même échangé un mot, ils se faufilèrent par la trappe. Au moment de passer la tête dans la rampe, Régine me lança un regard, le doigt sur la bouche. J'étais complice pour la seconde fois. J'avais assisté à la naissance fulgurante du désir, à l'appel des corps que la chaleur et le déshabillé avaient aiguisé sans doute, mais dont l'éclosion, si péremptoire, ne laissa pas de m'étonner. *L'occasion, l'herbe tendre...*

Quelques instants plus tard, la tête de Fred pointa hors de l'écoutille :

- Où est Régine ?

- Aucune idée.

- Elle n'était pas là ?

- Si.

- Ah bon.

Et il redescendit. Ayant couru les étages à sa recherche, frappé à sa porte, sondé la salle de bain, il donnait maintenant de la voix dans le grenier : « Régine ? Régi-ine... ». Il passait, repassait devant la porte suspecte, et j'imaginai le berger et la bergère, cois de l'autre côté de la cloison, suspendus aux pas du mari, guettant sa retraite pour relancer la tonte réciproque.

La voix de Fred s'évanouit.

Le cinquième étage était conquis, le sixième, en dépit de ce coup de sonde, n'offrait aucune perspective d'expansion honorable : la Marquise commença à se languir.

Or, l'immeuble situé en face du nôtre, de l'autre côté de la ruelle, affichait des rénovations d'envergure. Un jour que je me trouvais par hasard sur la terrasse, Régine approcha et attira mon attention sur les échafaudages.

- Ils transforment, me dit-elle.

- En effet, ils transforment.

- Les appartements seront magnifiques, reprit-elle. Qu'est-ce que tu en penses ?

Je voulus bien accorder quelque valeur à cette supposition.

- Mais ils seront chers ! se lamenta-t-elle.

Il n'y avait pas à en douter. Cette situation au bord du fleuve avait alléché les spéculateurs.

- Je me suis renseignée, acheva-t-elle.

Régine allait et venait le long de la balustrade, désappointée par mon silence, et couvrait les travaux des yeux ; puis se rapprochait de moi dans un déhanchement alenti, à la fois intimidée et déçue, comme si elle tentait une négociation que mon manque d'intérêt rendait informulable. Elle songeait donc à se transplanter dans le luxe, mais le portemonnaie risquait d'en pâtir. Je lui faisais néanmoins crédit quant aux solutions. Et qu'en serait-il de Fred ?

Elle lui abandonna tous ses meubles, en acquit de plus coquets et s'installa au troisième étage de la maison convoitée et plus idoine à sa position de jeune banquière.

La chambre du cinquième ne resta pas longtemps vacante : lancé dans une course poursuite, le valet résilia le bail du quatrième étage et grimpa aussitôt pour se coucher dans le lit encore tiède de la Marquise. A cette occasion, il prodigua de grandes démonstrations de satisfaction, notre voisinage compensant à ses yeux

l'agrément de la chambre qu'il libérait. Pauvre Fred ! Nous n'étions pas aveugles : son nouveau territoire réduisait la dépense.

Il accomplit pieusement son rite de passage : il se rasa la barbe, opération qui le rajeunit. Alors que Régine lui échappait, il fondait de frais espoirs sur ses pouvoirs de séduction...

Il jouissait maintenant de trois fenêtres côté fleuve ; plus d'encorbellement, certes, mais une fenêtre latérale qui donnait sur l'immeuble de Régine. Il disposait donc d'une vue plongeante sur les allées et venues de l'infidèle.

Nous attendions tous avec impatience le jour où, infailliblement, Madame afficherait une pancarte bien visible à sa fenêtre : « *Fred, j'attends ton chèque.* »

Conte de Noël

Le village a subi le même sort que des milliers d'autres villages : absorbé par le ronflement de la ville, il n'est plus authentique. Certes, sur la hauteur, des prairies grasses bordées de forêts témoignent encore de l'activité de la paysannerie qui recule devant l'implantation des villas, mais le cœur de l'ancien bourg se réduit à une rue pavée longée de fermes, les unes transformées en locatifs aux loyers juteux, les autres, les dernières, vouées à une discrétion qui passerait pour de la honte. Le bas-village, étagement de demeures cossues au bord du lac, est dévolu aux millionnaires qui exposent la trinité des succès boursiers : villa-gazon-piscine, et leur armée angélique de machines allemandes à grosse cylindrée.

Le café, situé dans la vieille rue, serré entre des bâtisses rénovées, est à l'image du reste : les habitués y escaladent les marches de l'éternité à coups de bière dans une salle boisée depuis six générations, alors que la petite cour, plantée d'avertissements policiers, totems de notre modernité, se destine à l'engrangement d'espèces sonnantes sur le dos des usagers non-autorisés. La mort de fer a pris ses quartiers.

On pose les coudes avec ostentation sur la table ronde. A moins de cela, vous n'êtes qu'un badin ignorant de la gravité de l'existence, et l'intrus sera aussitôt démasqué. Joël Valladon, lui, n'est pas un novice. Qu'il rentre des champs, et malheur à qui siégerait sur sa chaise attitrée ou siroterait un ballon de rouge à la table sainte, non qu'il étripatouillerait le contrebandier, même si les

poings lui démangeaient : il grognerait pour affirmer son monopole. Ses épaules massées au-dessus de la table comme un troupeau de bisons sont à elles seules plus sonores qu'un combat de boxe, mais la tête tient mal sur cette charpente, elle bat sa cloche sans cesse et ses oreilles s'allongent de gauche et de droite, balanciers de ses humeurs, semblables à des peaux de bananes.

- La politique ! Il y a belle lurette qu'elle nous échappe. On n'a plus rien à dire, ni à faire, dans ce foutoir ! assène-t-il au terme d'une profonde gorgée de bière.

Les peaux allongées reconquièrent leur assise pendeloque et provisoire.

- Voilà où on en est : les décisions du gouvernement se prennent sur notre dos, et vous verrez qu'on nous demandera, par-dessus le marché, de passer à la caisse.

- On nous le demande déjà, renchérit Amos Farquet. Les subventions sont toujours corrigées à la baisse.

Amos Farquet n'a point l'aplomb de Joël Valladon. Petit, aux joues ravinées par le grand air et aux cheveux fous, moustache en épis, il épie de ses yeux verts en tous sens, inspecte à la dérobée le niveau de la bière dans les chopes des convives pour se conforter dans son taux d'alcoolémie ; il déchiffre l'opinion de Joël Valladon, attend l'affirmation péremptoire de celui-ci, puis aligne son sillon.

- Oui, reprend-il, pour être certain que son avis fera date dans la longue histoire de leurs propos de table, oui, sans cesse revues à la baisse.

- A plus ou moins long terme, c'est notre mort !

Joël brandit son poing formidable. Où va-t-il l'abattre ? Garez la porcelaine ! Il n'y a pas d'ennemi dans la salle, même s'il en cherche un des yeux. Seuls un ouvrier agricole portugais dans le fond de la salle, et un vieillard, dans le coin opposé, tirant sur un cigare aussi long qu'un fusil, pourraient faire l'affaire, mais leur éloignement décourage la violence qui réclame du comestible immédiat. Joël Valladon repose son arme sur la table, achève sa bière d'un trait, s'essuie les lèvres, et, au vent d'un rire mauvais :

- Ah, nos politiciens, quelle diarrhée ! Des moins que rien !

Que, d'un geste de cyclope, il balaie de la table comme des mouches.

- Faut pas les mettre tous dans le même sac de patates. Y'en a tout de même un ou deux qui défendent

nos intérêts, au Parti National Populaire, par exemple, souffle Osée Briseloup.

Osée Briseloup a le teint jaune des passions larvées. Mince, presque ascétique, le cheveu ras, il accompagne son propos de gesticulations qui ne débouchent nulle part, comme si l'exutoire à son tremblement intérieur se dérobaient perpétuellement devant lui. Il n'a pas eu le pouvoir, comme Joël Valladon, de cogner dans sa vie, et ses doigts fébriles courent derrière une cible imaginaire, fragile de préférence.

La réponse de Joël Valladon tuerait un bœuf :

- Ah ouais ! On est les otages du Parti National ! Il nous flatte et n'attend que les pleins pouvoirs pour se débarrasser de nous ! Tu penses, sans doute, que la valeur boursière de nos vaches les intéresse ? Des culs pourris ! Voilà ce qu'ils sont tes gens du Parti National !

Zacharie Champrevère intervient :

- Ne nous laissons pas aller au désespoir. Cela ne nous avancera à rien. On a toujours su s'en tirer jusqu'ici. Pourquoi en irait-il autrement ? Les régimes se succèdent, le paysan demeure.

Ses cheveux gris dressés comme des ronces couronnent sa calvitie. Un hâle luisant patine son crâne et son front, bordé de sourcils aux allures de maquis. Percent deux yeux bleus alourdis de poches recuites. Il se tient légèrement voûté, mais il puise ses sentences d'une profondeur que son maintien semble suggérer : sa tête est bien vissée entre les épaules. Son opinion émise, les comparses restent cois, ce qui est une manière à eux de rendre hommage à un silence qui préside de loin aux destinées des mots comme à la donne des cartes.

- Au fond, dit Joël Valladon soudain calmé, tu confirmes ce que je pense. Occupons-nous de notre terre tant qu'on pourra et oublions l'avenir du pays.

- Je ne l'ai pas dit en ces termes.

- Ah ? J'avais cru comprendre... Et pourtant, qu'est-ce qui nous reste d'autre que notre bout de champ ?

Cette variation dolente sur *Candide* réclame sa tournée, laquelle irrigue aussitôt les gosiers, empêche langoureusement les tempes. La serveuse officie en maîtresse des lieux soumise, sa fleur est ternie de naissance, on la regarde à peine, guère plus d'ailleurs que les trophées de chasse enneigés de poussière, suspendus au-dessus de leurs têtes ; breuvage, on aime cette défaite lente où l'on pactise avec nos douleurs assoupies, nos rages éteintes et nos habitudes, miroir ironique de notre existence. Ah ? J'avais cru comprendre... Ce sera, pour

beaucoup, le mot de la fin, lorsque s'ouvriront les cieux inconnus.

Le vieillard fume, silencieusement tapi dans son coin. Il se pourrait que cette histoire dure le temps d'un cigare.

- Le sillon de mon champ ! Voilà du vrai, tousse Amos Farquet qui lape comme un phoque.

Bourrades dans le dos pour se gausser de sa maladresse, tout cela n'est pas bien méchant, ses moustaches n'en tombent pas pour autant, et les quolibets cessent par défaut d'intérêt. On le côtoie depuis trop longtemps pour gloser ; les vieilles amitiés, mûries au pressoir d'une vie, survivent grâce à la diplomatie du silence ; quatre paires d'yeux exercés à la patience de la terre s'attardent peu à l'apparence humaine. Le coudoisement tient lieu de grandeur morale.

Mais le silence humain, s'il s'éternise, obéit à d'autres lois que celles du labour. Amos Farquet, que le sillon titille encore de sa magie, jette une carte sur la table :

- Au fait, Osée, ta pupille, qu'est-ce qu'elle devient ?

Les doigts ressemblant à une eau qui grouille d'alevins, Osée Briseloup murmure :

- Qu'est-ce que j'en sais ? Elle a foutu le camp.

- On est au courant, bataille Joël Valladon. Mais tout de même ! La laisser filer comme ça sans chercher à savoir, on n'a pas idée...

- Une bien belle fille, annonce Amos Farquet, lançant un atout majeur dans le jeu.

A ces mots, la serveuse se retourne avec mollesse. Des lueurs flamboient sous les cils, mais le feu s'alanguit. On ne la regardera jamais. On commandera la tournée. C'est tout.

- Je ne l'ai pas laissé partir. Elle-est-par-tie. Et depuis, pas de nouvelles, pas ça !

Osée Briseloup dresse le pouce, puis l'enferme dans son poing d'un geste farouche.

- Avoue que tu nous la caches, sacré farceur ! ricane Joël Valladon.

- Puisque je te dis qu'elle est partie !

Le froissement d'une page de journal, tournée sans hâte, suspend leur algarade. A l'autre bout de la salle, l'ouvrier portugais, attablé derrière une pile de quotidiens de son pays, de quotidiens allemand, français et italien, dépouille les nouvelles internationales. Aussi leur conversation baisse d'un ton :

- C'est quand même bizarre, distille Amos

Farquet, avec l'air de chercher ce qu'on cache quand on se défousse à carreau.

Osée lève les bras au ciel :

- Va savoir, avec les étrangères, une Brésilienne, par-dessus le marché.

Zacharie Champrevère plisse le front, mêlant ses sourcils, puis, les haussant :

- Oh, la question n'est pas là, Osée. Brésilienne, Chinoise ou de Ceylan... Une bien belle fille en tout cas. Mais si elle est partie sans laisser d'adresse... après... Depuis combien d'années est-ce qu'elle était chez vous ? Dix ans ?

- Plus de dix ans.

- Bon. Plus de dix ans...et bien, si elle a mis les voiles comme ça...

Là-dessus, il déglutit une gorgée de liquide à couleur d'ambre, dont la mousse s'est dissipée. Les commensaux soupirent d'impatience autant que d'impuissance devant la carte manquante, comme s'ils savaient aussi ce que les aveux cachent, et laissant par habitude le temps dénouer le sort ; pourtant le roi que Zacharie Champrevère a glissé dans le jeu, une insinuation venue d'aussi loin, fera son chemin, il n'y aura pas de nouvelle donne ni l'on ne brouillera les cartes pour donner le change, le roi de pique emporte la levée, Osée Briseloup, le visage tailladé de tics, comprend qu'on lui extorque une confession :

- Que vas-tu imaginer là ? On était aux petits soins. Au début, tout marchait à merveille. Entendons-nous : elle avait ses caprices, faisait la moue devant le pot-au-feu, il fallait bien contenter ses goûts. Ma Clothilde et moi, on ne voyait pas ça d'un mauvais œil, on pensait que le temps arrangerait les choses, qu'elle se ferait au climat, que sais-je ? Ah oui, on s'est fendu pour qu'elle se plaise ici. Mais jamais de reconnaissance, pas un « merci », rien de ça ! Et on les connaît, les femmes de là-bas ! Un jour ici, le lendemain là, ça n'a pas de morale, rien que des instincts...

Zacharie Champrevère hoche la tête, comme s'il devinait le jeu qu'on cherche à feindre :

- Tu n'as pas appelé la police ?

- Pourquoi veux-tu que j'appelle la police ?

Qu'elle se débrouille, puisqu'elle aime le grand air !

Joël Valladon abat son poing sur la table :

- Ecoute, Osée, elle n'est pas majeure. Elle a seize ans. Donc tu es responsable. Donc tu appelles la police !

La serveuse, appuyée contre le zinc, derrière le comptoir, le dos tourné à la salle, refoule de larges rubans

de fumée. Elle abat la cendre d'une claque nerveuse ; le cendrier est posé à côté d'elle comme un personnage absent, comme un cristal dont la prescience restera rivée à la matière trop dense. Elle se tourne, abat la cendre, elle interroge Osée à travers ses cheveux.

- Qu'elle se débrouille ! D'ailleurs, ma Clothilde n'était pas fâchée de lui voir les talons. Cette fille en voulait au monde entier : à moi et à Clothilde en premier lieu. Point final.

Un nouveau froissement parcourt la salle. L'ouvrier portugais plie son journal français pour déployer les nouvelles allemandes.

- Tu es bien bavard, Osée, souffle Amos Farquet, tout heureux d'émettre une opinion indépendante. Tu es bien bavard et ça ne te ressemble pas.

Et, du pouce, il désigne le fond de la salle. Sur un geste de Joël Valladon, la serveuse dépose quatre bières et emporte les chopes vides. Elle ne dira rien, même si elle noue, par accès, ses doigts dans son tablier en cachette, derrière le comptoir où elle ne compte pas, même si son regard, qui voyage entre les poignées en laiton du percolateur et se pose sur les convives, raconte une légende d'amour et de mort.

Le quotidien italien étale sa large voile et ses points d'exclamation. Le *Corriere dello sport* se raille de la récente déconvenue d'un grand club milanais et

stigmatise l'aventure amoureuse du gardien de l'équipe, cause de la défaite. Les faits divers, image et abîme auguste de l'homme, exercent leur pouvoir, et la terre entière sait qu'elle est plus vieille d'une journée.

- Une bien belle fille, en tout cas, conclut Zacharie Champrevère.

La nuit était avancée. Les heures résorbées dans l'atonie murmuraient une sorte de mélodie assourdie à l'adresse d'un monde qui ne battait plus aux fenêtres, hormis le bruissement du journal tournant ses pages, discrète vigile, et la fumée du cigare flottant dans les hauteurs, lorsque la porte s'ouvrit.

Trois hommes entrèrent vêtus d'étoiles et de lisérés lactescents, comme si les astres de l'été, les poussant à cette grotte, s'étaient déposés sur leurs épaules ; leur tête ornée d'une barbe d'étincelles était rehaussée d'une coiffe où des dentelles d'or se mêlaient à de la soie couleur de lapis ; sur leur poitrine ruisselaient des boutons d'argent et des passementeries ; des cordons de rubis battaient leurs bras ; une rame luisante flottait à la ceinture de cuivre bouclée d'or ; la jambe, enveloppée de coton et de moirures, s'avancait, assurée, investie d'une puissance surnaturelle : leur démarche semblait soutenir les sphères. Leur sillage répandait une odeur d'encens, de naphthaline et de cirage.

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

au mois d'août de l'année 2014 le journal littéraire «le persil» accomplissait dix ans d'existence

Le persil journal, numéro simple, le persil 147, décembre 2017

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Giuseppe Merrone
Vice-président: Dominique Brand,
Secrétaire: Vincent Yersin, Caissier: Daniel Kamponis,
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien: **de la Fondation Jan Michalski, de Sandoz - Fondation de famille, de La Loterie romande, du Pour-cent culturel Migros, de Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture, le Canton de Vaud**
Imprimé en Roumanie, tirage: 1200 exemplaires